

MARIE VAREILLE

AINSI GÈLENT
LES BULLES DE
SAVON

ROMAN



CHARLESTON

Elles ont aimé « Ainsi gèlent les bulles de savon»

« Un petit cocon pas toujours doux, rempli de secrets, de remises en question, d'émotion, mais aussi de beaucoup d'amour. Un livre juste, des mots puissants, que chacun devrait lire. »
Floriane, de [@les_lectures_de_flofloenael](#)

« Je retrouve la plume sensible et douce de Marie Vareille que j'aime tant, et je me laisse emporter dans une histoire pleine de rebondissements et de mystères. »
Manon, de [@lalecturedemanon](#)

« Un grand merci à Marie Vareille pour ce récit engagé et bienveillant ! J'ai dévoré ce roman qui est un gros coup de cœur, pour la plume de l'autrice, pour l'histoire mais surtout pour les valeurs véhiculées à travers ce récit. »
Chloé, de [@lire_encore](#)

« C'est un roman qui nous accompagne, nous réconforte, nous rassure, nous ouvre les yeux aussi. Marie Vareille est une amie et une confidente qui à travers ce roman nous offre une échappatoire et une lecture percutante. »
Laura, de [@_lesmotsdesautres_](#)

« Ce roman est un énorme coup de cœur pour moi ! Marie Vareille a su aborder des thèmes sur lesquels il est difficile de poser des mots, avec une délicatesse et une justesse sans nom. Ce roman est rempli de bienveillance, d'amour, de poésie. »
Aurélie, de [@seize_avril](#)

« J'ai été complètement happée par cette intrigue, par le récit de ces trois femmes, chacune à la croisée des chemins. Un livre qu'il faut lire, partager, offrir ! »
Carole, de [@lafilleaux1001lectures](#)

« Je vous conseille de découvrir ce roman qui véhicule de belles valeurs telles que l'acceptation de soi, la communication, le droit de faire ses propres choix... Une jolie lecture. »
Clémentine, de [@helynna_](#)

« *Ainsi gèlent les bulles de savon* a su me surprendre et m'émouvoir. C'est une pépite qui m'a cueillie tout doucement et m'a fait ressentir mille émotions. Un récit authentique, sincère, chaleureux et profondément humain. »
Anouk, de [@anouklibrary](#)

Marie Vareille

AINSI GÈLENT
LES BULLES DE SAVON

Roman



À ma première lectrice,
généreuse distributrice
de violons,
de câlins,
de « va dormir, ça ira mieux demain »,
experte en couleurs qui jurent
et en tubes sans soudures,
soigneuse d'ecchymoses,
pourfendeuse de toxoplasmose,
à mon héros au sourire si doux,
envers et contre tout,
Bref,
À ma Maman

JE N'AI QUE CE SAC DE TOILE dans lequel j'ai fourré quelques affaires à la va-vite avant de partir. Sans réfléchir, surtout. Si j'avais réfléchi, je serais restée. Si j'étais restée, ça se serait mal terminé.

Un carnet Moleskine noir ;
une photo de toi ;
quelques vêtements ;
une paire de lunettes de soleil ;
un guide de l'Indonésie (d'occasion) ;
ma brosse à dents.

C'est tout ce que j'ai emporté.

« Welcome to Soekarno-Hatta international airport », annonce une voix féminine dans un haut-parleur. Trente-deux heures que je n'ai pas dormi. Comme un zombie, je sors de l'avion, mon sac sur le dos. Par les immenses baies vitrées, le soleil étincelant contraste avec le souvenir de l'hiver que j'ai laissé derrière moi. Des panneaux en

indonésien sous-titrés en anglais et des publicités démodées pour des marques étrangères tapissent le couloir qui mène à la sortie de l'aéroport de Jakarta. Parfois, à la manière d'une vieille connaissance émergeant d'une foule d'inconnus, un logo Coca-Cola me ramène brutalement en arrière, chez moi, à toi. Je ne veux pas y penser. Plus tard, peut-être.

Je marche vers la porte vitrée qui me sépare de l'extérieur, irrésistiblement attirée par la lumière. À chaque pas, je songe que je pourrais renoncer, refuser de commettre l'irréparable. Pourtant, plus j'avance et plus le poids sur ma poitrine s'allège. Mes épaules se redressent. Une lumière au bout d'un tunnel. Un cliché de mauvais roman. La porte coulisse et la chaleur m'enveloppe de son étreinte moite, balayant le souvenir familier de l'humidité froide d'où je viens. Je reste debout sur le trottoir, immobile. Les rayons du soleil transpercent mes vêtements d'hiver et une douce tiédeur m'envahit. Des chauffeurs de taxi m'interpellent dans un anglais approximatif, une sorte de brouhaha constant, terriblement dépaysant. Je songe : Je suis faite pour cette vie, pour l'aventure, les découvertes et les voyages. Pas pour la maison en banlieue, le mari, le bébé et le prêt immobilier. Je suis faite pour être libre, c'est ce que ta naissance m'aura appris.

Mais je ne veux pas penser à toi. Alors, je ferme les yeux, j'inspire un grand coup et c'est là que je le sens, derrière l'odeur des pots d'échappement des minibus et des fruits mûrs sur les étals de fortune, comme une bourrasque d'air frais après des mois passés au fond d'une cave : le parfum ensoleillé de la liberté.

Certains choix nous définissent à tout jamais, celui-ci en fait partie. À partir d'aujourd'hui, je peux bien écrire la neuvième symphonie, sauver la planète d'une troisième guerre mondiale ou inventer le vaccin contre le sida, on

ne retiendra de moi que cet acte innommable : j'ai abandonné mon bébé, toi, mon minuscule amour aux joues si douces.

Puisses-tu un jour me pardonner.

CLAIRe

LY A UN « PLUS » SUR LE TEST DE GROSSESSE. Il est rose. La barre horizontale est plus claire que la verticale, mais elle est là, bien visible. J'ai vérifié trois fois. Je ne peux pas lâcher la petite fenêtre des yeux. Assise sur la cuvette des toilettes, la culotte sur les chevilles, avec pour seule compagnie un flacon de Canard-WC et un spray désodorisant « Rosée du matin à Ushuaïa », je comprends ce qu'est le bonheur, le vrai : deux traits roses sur un bâtonnet en plastique recouvert d'urine. Ma vue devient floue, mon ventre se gonfle d'émotion. Je devrais appeler Thomas, lui annoncer le plus vite possible. Mais je m'accorde quelques minutes pour savourer la nouvelle. Je vais être Maman. Moi, Claire Perrin, fille unique qui ai passé la plus grande partie de mon enfance seule avec ma mère, à m'inventer des frères et sœurs imaginaires avec qui partager mon goûter, je vais fonder la famille dont je rêve depuis ma

première poupée. Je ris à travers mes larmes. Je pose les mains sur mon ventre. Tu es là. Tout va changer. Tout a déjà changé. Je replace le capuchon sur le test et sors des toilettes.

— Claire, ça va, mon cœur ? Qu'est-ce qui se passe ?

Mes joues dégoulinent, Thomas, avec son air ahuri de saut du lit, panique. Il veut prendre mes mains, me consoler, comprendre. Ses doigts se heurtent au bâtonnet en plastique, il baisse les yeux, se fige.

— Oh, c'est... Tu es...

— C'est... Je suis... Oui...

Sur son visage, l'allégresse chasse instantanément l'inquiétude.

— Claire !

Il me serre dans ses bras, me soulève comme pour me faire tourner et me repose aussitôt, alarmé, en fixant mon ventre.

— Il ne faut pas que je fasse mal au bébé.

Je souris et me blottis dans ses bras. Il est fébrile dans son pyjama à rayures, joyeux comme un enfant le jour de son anniversaire.

— Je vais être Papa, tu te rends compte ? Je ne réalise pas. Moi, Papa ! On devrait boire du champagne, appeler tout le monde !

Je passe tendrement une main dans ses cheveux ébouriffés.

— Pour le champagne, ça va être compliqué... Mais on pourrait prendre la journée, aller se balader sur les quais, discuter du prénom ?

— J'adorerais, soupire-t-il, mais ils vont me tuer au restaurant si je les laisse tomber à la dernière minute... (Il se gratte le crâne, pensif.) Cela dit, je peux arriver un peu en retard, va te recoucher et laisse-moi te préparer le meilleur petit déjeuner de ta vie.

Je fais trois pas de danse, toujours en culotte, et réponds en riant :

— Si tu insistes...

Après avoir avalé l'équivalent d'un banquet pour quatre personnes (parce que ça pourrait être des triplés, a déclaré Thomas), j'enveloppe le test dans de la Cellophane et le glisse avec précaution dans mon sac à main. Dans le métro, j'y jette régulièrement un coup d'œil, histoire de vérifier que le petit « plus » ne s'est pas volatilisé. Une partie de moi se refuse encore à croire que mon corps est capable de cet exploit aussi magique que banal : fabriquer une toute petite personne avec dix orteils miniatures, un nez microscopique et des mini-mains toutes douces qui s'agitent. Un enfant qui nous ressemblera, à Thomas et à moi.

Je voudrais l'annoncer à tout le monde, au boulanger, au contrôleur, au type qui me bouscule dans les Escalator et à celui qui crache à trois millimètres de mes converses jaunes ; mais personne ne semble remarquer mon sourire béat et, comme tous les lundis matin, j'arrive à l'agence à 9 h 30 précises. Je lance un « bonjour » joyeux à l'open space et dépose près de la machine à café les croissants que j'ai achetés pour toute l'équipe. Je m'installe à mon bureau et ouvre le carnet Moleskine noir qui ne me quitte jamais. J'examine ma to-do list, rédigée la veille. À côté de la date du jour, je dessine un cœur au stylo, je le colorie au Stabilo. Je m'enferme ensuite dans une salle de réunion vide pour prendre rendez-vous chez le gynécologue. Pour une fois, je n'exécute pas une seule des tâches de ma liste. J'ai la tête ailleurs, à savoir, dans mon utérus, quand une injonction tombe du ciel :

— Claire. Dans mon bureau. Maintenant.

La voix de Bernard Nouvelle est glaciale. D'habitude, il arbore un sourire bonhomme et charmeur en mode : « Bonjour, Clarinette, tu peux venir me voir quand tu as cinq minutes, s'il te plaît ? » Or il ne m'a même pas adressé un regard, ce qui est d'autant plus étonnant que Bernard Nouvelle, le P-DG de l'agence de publicité LemonCurd pour laquelle je travaille depuis presque cinq ans, m'adore. Il faut dire que je suis celle à qui on confie toutes les tâches ingrates qui ne rentrent dans aucune fiche de poste. Je ne dis jamais non, je tiens de ma mère. En voyant ses lèvres pincées et ses sourcils froncés, j'ai toutefois l'impression que mes cinq ans de bons et loyaux services, de travail le soir et le week-end et de sacrifices pour LemonCurd viennent d'être effacés de la mémoire de mon chef comme un document mal sauvegardé sur un disque dur périmé.

— Ferme la porte.

Les mains moites, j'obéis.

— Claire, je ne vais pas pouvoir t'offrir le CDI qu'on avait évoqué.

Je pense :

Il était promis ce CDI, pas évoqué. Après quatre stages, six missions en freelance et trois CDD sous-payés, quand j'ai voulu partir ailleurs, il y a quelques mois, vous m'avez juré que j'aurais enfin droit à mon CDI si je refusais l'offre de l'agence concurrente.

Je dis :

— Ah.

Je me racle la gorge, histoire de gagner quelques secondes pendant lesquelles je peux paniquer à loisir avant de poursuivre :

— Vous... vous voulez dire que vous allez plutôt renouveler mon CDD ?

Les mains jointes posées sur son bureau, il me fixe avec froideur.

— Non.

J'avale ma salive avec difficulté.

— Et... pourquoi ?

— « C'est ton choix », « personne ne peut t'obliger à quoi que ce soit ». Ça ne te rappelle rien ?

Je sais exactement de quoi il parle. Cependant, le conflit me paralyse et je reste plantée là, en priant pour être sauvée par un appel de la comptta ou un braquage providentiel de la banque située au rez-de-chaussée.

Trois enfants au compteur et expéditeur annuel de cartes de vœux de l'Unicef à tout le gratin parisien, Bernard Nouvelle est le prototype du type bien... Un type bien qui a toutefois trouvé malin de mettre enceinte Rose, vingt et un ans, sommairement rebaptisée « la fille de l'accueil » par les employés de LemonCurd. Chez LemonCurd, malgré mon master en communication, j'ai commencé à la réception. J'ai été cette fille qu'on ignore, séparée des autres par le comptoir de l'entrée, à qui on commande des cafés comme si elle était barista chez Starbucks et contre laquelle on s'énerve quand aucune salle de réunion n'est libre. Je sais que ce n'est pas un poste facile, raison pour laquelle, quand j'ai croisé Rose en larmes dans les toilettes à 20 heures passées, je lui ai tendu un paquet de mouchoirs et lui ai proposé d'aller boire un verre. Rose, qui avait récemment appris qu'elle était enceinte de son patron, avait besoin d'une épaule sur laquelle pleurer. Je lui ai offert la mienne.

— Si ça concerne Rose, je...

Il se lève et se penche en avant, les mains crispées sur le bord de son bureau, comme s'il se retenait de le soulever pour me le jeter à la tête.

— Espèce de petite conne ! vocifère-t-il. Qu'est-ce que tu es allée lui raconter ?! Que c'était son droit de garder ce bébé ?! Après tout ce que j'ai fait pour toi ! Je t'ai donné des responsabilités, de la visibilité ! Sans moi, tu serais encore l'assistante de l'accueil, à répondre au téléphone toute la journée ! Tu veux foutre ma vie en l'air, c'est ça ? Je suis marié ! Père de famille ! Je ne peux pas me permettre d'avoir un enfant avec une idiote irresponsable !

Je pense :

C'était peut-être à vous de réfléchir avant de vous taper une gamine de l'âge de votre fille. J'imagine qu'à cinquante-quatre ans, vous savez comment on fait les bébés.

Je dis :

Rien.

Tout à l'heure, je rejouerai la scène dans ma tête et je songerai à toutes les répliques bien senties que j'aurais pu lui sortir. En attendant, je reste aussi loquace qu'une carpe sous anesthésie générale.

— Et la sienne ? poursuit-il, tu y as pensé à sa vie, à elle ? Qu'est-ce qu'une imbécile de son âge ferait d'un bébé ? Elle est incapable d'être mère ! Comme si on avait besoin d'un cas social de plus !

Mon chef se laisse tomber dans son fauteuil en cuir et un ange passe. Quand il reprend la parole, sa voix est toujours dure, mais, contrairement à moi, il semble s'être ressaisi :

— Enfin, on peut peut-être s'arranger.

Je sens les muscles de mon dos se détendre. Voilà, la situation va se régler. Rien ne sert de crier. Il n'y a pas de problème, juste des solutions. Je relève la tête, pleine d'espoir.

— Oui ?

— Puisque tu es si proche de Rose, je te laisse la convaincre de la conduite à tenir.

— La conduite à tenir ?

— Elle ne peut pas garder ce bébé.

— Oh.

Il semblerait que je ne sache plus m'exprimer autrement que par des voyelles. Dans la case « tâches ingrates qui ne rentrent dans aucune fiche de poste » de mon CV, je pourrais désormais ajouter « soutien moral et organisationnel en cas d'avortement dans l'entreprise ». Peut-être était-ce la compétence qui me manquait pour obtenir un CDI...

Nous nous dévisageons en silence. Peu à peu, il retrouve son air aimable, heureux d'avoir résolu ce problème mineur dans sa vie bien réglée.

— Au fond de toi, tu le sais bien, Clarinette, c'est la seule solution. Tu la vois, mère célibataire ? Sérieusement ? Rose ? Cette pauvre fille est déjà incapable de s'occuper d'elle-même, alors d'un enfant...

Je réfléchis. Moi aussi, maintenant, j'attends un bébé. L'espace d'un instant, j'avais oublié ce léger détail. Personne n'embauchera une femme enceinte et j'ai besoin de ce salaire. Je me suis battue pour en arriver là et puis... j'aime mon métier. J'aime recevoir des clients et écouter l'histoire de leur marque ; réfléchir à de nouvelles stratégies pour que leur produit ou leur concept trouve ses utilisateurs. Sans compter que vingt et un ans, c'est très jeune pour avoir un bébé, *a fortiori* si Rose est seule pour s'en occuper.

— Personne n'en saura rien, Claire, ce sera notre petit secret...

Je pense au test de grossesse soigneusement emballé dans son papier Cellophane, à ce « plus » rose pâle. Et j'ai le sentiment que le grain de pavot dans mon ventre

écoute, qu'il attend de voir si je vais m'écraser comme une banane trop mûre ou me rebeller contre l'injustice fondamentale de la situation. Je soupire. Mon bébé a besoin d'une maman forte, pas d'une banane écrabouillée. Je me redresse et, d'une voix que je tente de rendre ferme, je réponds :

— Non.

Bernard me dévisage comme s'il n'avait pas bien entendu. Je poursuis :

— La seule personne apte à prendre cette décision, c'est Rose. Pas vous, et certainement pas moi.

La stupéfaction se peint sur le visage de mon P-DG. Je ne lui ai jamais tenu tête. En plus de quatre ans, j'ai toujours exécuté ses ordres comme un brave petit soldat, je n'ai jamais demandé à récupérer mes heures ou à être augmentée, même quand mes responsabilités se sont multipliées. Il lui faut quelques secondes pour intégrer cette révolte inattendue. Moi-même, je n'en reviens pas.

— Si tu ne changes pas d'avis, crache-t-il, non seulement tu es virée, mais en plus tu es finie dans le métier : je te ferai une telle réputation qu'aucune agence ne t'embauchera.

Je me lève et me dirige vers la porte. Hors de question que je m'effondre devant lui.

Quelques minutes plus tard, enfin à l'air libre, j'éclate en sanglots. Puis je me mouche bruyamment et tapote la poche latérale de mon sac à main, là où se trouve le test de grossesse.

— Ne t'inquiète pas, ça va aller, on rentre à la maison maintenant.

OCÉANE

QUAND ELLE AVAIT DIX ANS, UN LIVRE, trouvé dans la bibliothèque de son père, avait changé la vie d’Océane. Ce n’était pas tant le roman lui-même qui l’avait bouleversée, que la citation inscrite sur la première page :

«Je suis doué d'une sensibilité absurde, ce qui érafle les autres me déchire.»

Elle avait relu la phrase à plusieurs reprises et l’avait notée sur un papier qu’elle emportait partout avec elle dans son portefeuille. Constater qu’un parfait inconnu, français de surcroît, puisqu’il s’agissait d’un certain Gustave Flaubert, ayant vécu quasiment deux siècles avant elle, soit avant Facebook, Candy Crush et les Oreo Cookies, ait su exprimer de manière aussi précise son ressenti permanent l’avait stupéfiée.

Ce jour-là, Océane avait compris une chose fondamentale : elle n'était pas toute seule. D'autres gens ressentaient les choses de la même façon qu'elle. Beaucoup trop fort, trop intense, trop beau ou trop triste. Trop tout. À commencer par ce Gustave Flaubert dont les propos résonnaient en elle avec tant de justesse. Et peut-être même aussi l'autrice qui avait choisi cette citation pour commencer son livre, désormais son écrivaine préférée et dont elle avait par la suite englouti tous les romans. Son père, malheureusement, ne cautionnait pas ces lectures, il arguait qu'elle perdait son temps avec des histoires de bonnes femmes. Le fait qu'il possède toutes les œuvres de l'écrivaine en question, noyées au milieu des classiques dans sa bibliothèque en acajou massif, aurait pu sembler paradoxal, mais le père d'Océane, le renommé professeur Alain Vasseur, n'était pas à une contradiction près.

Depuis toujours, Océane vivait le monde ballottée à l'aveugle dans un grand huit émotionnel incontrôlable, dans l'attente angoissante du prochain looping. Et une fois de plus, pile au moment où elle avait envisagé d'arrêter de se préparer au pire, le looping était arrivé. Le genre de looping qui lui avait donné l'impression de tomber du sommet du grand huit et de venir s'écraser sur le béton devant des milliers d'yeux curieux. Le looping, on en parlait en chuchotant. On disait : *le scandale*. Et à cause du *scandale*, une nouvelle fois, Océane avait déménagé.

À dix-neuf ans, elle aurait dû s'habituer à ces changements permanents, mais c'était toujours le même déchirement. Elle avait le sentiment d'être une plante arrachée à son terreau au moment où ses racines commençaient à s'agripper au sol. Chaque fois, elle en ressortait un peu plus exsangue à l'idée de devoir s'accoutumer à un

nouvel environnement, de nouvelles odeurs, de nouveaux sons et, surtout, de loin le plus terrifiant, à de nouvelles personnes. Cette fois, elle y avait cru pourtant. Sa mère avait mis du temps à trouver un bel appartement à Chicago. Océane et sa petite sœur, Amanda, avaient pu choisir la couleur des murs de leurs chambres. Au fil des années, ils avaient créé de petites habitudes, de celles qui rassuraient Océane : commander une pizza *deep dish* le lundi soir, qu'ils mangeaient en famille devant une série, aller se promener *downtown*, le long de la Chicago River en mangeant des glaces, aller voir les *Star Wars* en 3D à l'Imax du Navy Pier quand un nouvel épisode sortait... De minuscules morceaux d'ordre dans un monde qui n'en avait aucun. Océane s'était même fait, pour la première fois, une véritable amie : Jess. Depuis Jess, Océane allait bien. Tellement bien qu'elle appréhendait à peine sa rentrée à la très prestigieuse université de Chicago, malgré l'immense changement que cela représentait pour elle de quitter son lycée. Elle voulait suivre un cursus « pre-med », qui lui permettrait d'intégrer une faculté de médecine quatre ans plus tard, à la fin de son premier cycle. Mais à cause du *scandale*, son père avait été contraint de démissionner de la faculté où il enseignait depuis plusieurs années. Il ne devait qu'à son CV brillant et ses relations haut placées d'avoir été transféré à l'université de Bronwell, où on lui avait offert non seulement un poste de professeur, mais aussi la direction du département littérature.

D'où le déménagement.

Mam's avait proposé de prendre Océane dans le nouvel appartement où elle habitait avec Amanda depuis la demande de divorce. Bien qu'Océane souffre de la séparation d'avec sa sœur et qu'elle ait réellement envie de faire sa rentrée à l'université de Chicago comme prévu,

elle n'avait même pas considéré cette option. Sa mère, après tout, avait choisi de détruire leur famille. Océane n'arrivait pas à lui pardonner. Et surtout, elle ne pouvait pas abandonner son père au moment où tout le monde lui tournait le dos. Il avait besoin d'elle. Personne n'avait compris sa décision. Mais Océane était la seule à connaître certains secrets qu'elle ne pouvait confier à personne et qui lui interdisaient tout autre choix.

Voilà pourquoi elle habitait dorénavant ici, à Kefalonia, et s'apprêtait, bien malgré elle, à faire sa rentrée à l'université de Bronwell. Afin de se préparer psychologiquement à cet événement aussi imprévu que terrifiant, elle avait appris par cœur l'onglet de présentation du site Internet. Bronwell accueillait tous les ans plus de vingt mille étudiants. Entre ses différentes écoles, les dortoirs, les cantines et les cafés, les six bibliothèques, les deux cinémas et les bâtiments administratifs, le campus, sillonné par les bus scolaires en hiver et les vélos en été, faisait la taille d'une petite ville de province. L'université avait été fondée à la fin du XIX^e siècle par Henry Bronwell, dont la statue de bronze, un haut-de-forme sous le bras et la redingote arrogante, s'érigait en plein cœur du complexe universitaire, juste devant la McCormick Tower, familièrement renommée « la tour de l'horloge ». Ce professeur de littérature émérite devenu riche grâce à des investissements pétroliers était issu de Kefalonia, bourgade située à plus de cinq cents kilomètres au nord de la ville de New York, non loin de la frontière canadienne. Avant l'installation de la faculté, cette région accidentée, trop chaude en été et glaciale en hiver, était quasi déserte, exception faite de quelques villages de pionniers. Aujourd'hui, l'université se dressait fièrement sur les hauteurs de Kefalonia, « Kefa » comme disaient les étudiants, trop débordés

pour s'embarrasser de syllabes inutiles. Les bâtiments historiques, notamment une magnifique bibliothèque, servaient de lieu de tournage à des films hollywoodiens. Plus loin dans la vallée, la zone industrielle s'était étendue, profitant de l'essor économique dû à la présence de la faculté. Mais Kefalonia, son université mythique, ses maisons de bois et ses chutes d'eau vertigineuses ambiance Pocahontas, derrière le rempart protecteur de ses érables centenaires, était restée intacte.

Traduction : le « trou-du-cul des États-Unis », avait déclaré Jess, horrifiée, en faisant bouger son curseur sur Google Maps. Des forêts à perte de vue, trois mètres de neige en hiver et un silence dans lequel chacun des pas et des mouvements d'Océane retentirait comme un coup de feu.

J'espère que cet extrait vous a plu...

Pour lire la suite, rendez-vous chez votre libraire préféré ou
cliquez ici

Et n'hésitez pas à venir échanger avec moi
sur Facebook et Instagram.